

COMPAGNIE D'ENGINS.

Combats de CHAMBRY – 19 Mai 1940.

La 3ème section de la Compagnie d'engins, composée de trois canons, commandée par le Sous-Lieutenant DE LONGEVIALLE, avait à assurer la défense anti-chars de Chambry. Tournés par les ailes, se voyant dans l'impossibilité d'utiliser les canons, le Sous-Lieutenant DE LONGEVIALLE se replie légèrement en arrière et se retranche avec sa section dans une maison de village.

Renforcé par deux F.M., la section DE LONGEVIALLE tient admirablement tête à l'envahisseur jusqu'à épuisement de ses munitions.

Recevant l'ordre de repli, elle dégage avec témérité ses voitures tous terrains, force l'étreinte ennemie, et regagne en bon ordre le point de rassemblement du Bataillon.

Combats d'US – 12 Juin 1940.

La Compagnie d'engins composée d'une section de voltigeurs à 6 F.M. Et d'un canon de 25, les quatre autres canons étant respectivement attribués aux 1ère, 2ème et 3ème compagnies de voltigeurs, appuyée par deux canons de 47 et trois chars légers, avait pour mission de tenir jusqu'au reçu d'un ordre de repli, la région traversée par la « Chaussée de César ». Elle s'appuyait à droite sur le village d'US défendu par la 1ère Compagnie, à gauche sur le village de VIGNY défendu par la 3ème Compagnie.

Le terrain lui permettait de s'enterrer dans une languette de bois qui s'étirait sur une longueur de cinq cents mètres, légèrement en contre-pente, face à la chaussée Romaine.

Il était à peu près 9 heures lorsque les deux ailes du dispositif du bataillon furent attaquées. Peu de temps après, les allemands débouchaient sur la crête en face, immédiatement stoppés par les feux précis des F.M. rasant la crête.

Entre temps, le silence complet se faisait sur nos deux ailes et nous laissait prévoir la réussite de l'ennemi en ces points. Les tirs d'artillerie qui nous arrivaient de face, de notre droite et de notre gauche, confirmaient nos appréhensions; deux agents de liaison lancés successivement vers le P.C. du Bataillon qui devait se trouver à notre gauche, ne furent jamais revus. Le troisième, le chasseur GOLPEL René, devait revenir la nuit, renvoyé par les Allemands et porteur d'un drapeau blanc et d'une mission qui nous ordonnait de nous rendre immédiatement, faute de quoi nous serions fusillés. Ils oubliaient qu'ils avaient à faire à des chasseurs.

Le repli s'imposait, il fut décidé à la tombée de la nuit. On se replierait en direction de l'Ouest sur un village situé à quelques 7 kms en arrière de notre position; les fusées éclairantes lancées des quatre coins de l'horizon ne nous empêchaient nullement de continuer notre chemin. Nous étions en colonne, sur nos tracteurs Latil lancés à vitesse maximum. Nous rentrons à plein gaz dans le village. Il était occupé par les allemands.

La première Latil, profitant de l'effet de surprise, passe à travers les barrages ennemis, suivie de la 2ème qui reçoit les décharges des fusils et d'un canon de 37, sans toutefois être touchée. La 3ème, mise en feu par un obus de 37, bloque alors tout le convoi des trois Latil et des trois chars.

Les chasseurs en queue de colonne, réalisent immédiatement la situation, sautant de leurs voitures et gagnant les champs où ils sont mitraillés par les postes allemands qui montent la garde autour du village.

Un char est mis en feu, le 2ème est touché à mort, le 3ème arrive à passer. La 2ème Latil, commandée par le Lieutenant SCHLACHTER, rencontre, à quelques six cents mètres de la sortie du village, une section allemande en voie d'occuper un carrefour. Elle fonce à toute vitesse sur eux, passe au travers, et réussit ainsi à gagner l'entrée de PONTOISE où le hasard le fit rencontrer la première Latil commandée par le Lieutenant PRUDHOMME . . . La joie fut grande.

Il s'agissait maintenant de franchir l'Oise. Les ponts sont coupés et les débris plongent dans les eaux de la rivière. A tout prix il faut établir la liaison avec l'autre bord.

Le Lieutenant SCHLACHTER escalade les deux arcs du pont croyant pouvoir se hisser de

l'autre côté. Placé devant une rive adrupte, le pont ayant été coupé net, il rebroussa chemin et arriva, malgré le feu de barrage des troupes françaises qui nous prennent pour des ennemis, à rejoindre ses camarades qui l'attendaient avec angoisse.

Le groupe des rescapés se concerta. Décision: il faut gagner MEULAN avant l'aube. Peut-être le pont sur la Seine est-il intact. Mais il est impossible d'utiliser la voiture, les convois de réfugiés encombrant les routes: « en avant marche, et à pied ».

MEULAN fut atteint à la pointe du jour. Le pont avait sauté la veille. Sans répit, sans arrêt, le chemin de POISSY fut entamé. Suprême espoir: Serions-nous obligé de passer la Seine à la nage ? A TRIEL un passeur nous permet d'atteindre l'autre rivage: nous étions sauvés, fermement convaincus d'être les seuls.

A POISSY, le Sous-Lieutenant DE LONGEVIALLE, le Sergent-Chef ENGEL et quelques chasseurs nous recevaient dans leurs bras. Eux aussi avaient frisé la mort, avaient réussi à échapper des griffes de l'ennemi.

1ère COMPAGNIE.

Récit du Sergent BOST – Combat de US.

Le 10 Juin la 1ère Compagnie reçoit l'ordre de s'installer à US en bouchon interdisant les routes venant du Nord et de l'Est, en liaison à l'Ouest avec la C.E. Installée sur la Chaussée de César, à l'Est la situation est imprécise, et il n'y a, semble-t-il, personne.

Cette compagnie ne dispose plus que de deux sections. La section de l'Adjudant-Chef ASSENARD s'installe sur la route qui rejoint US à MARINES, à hauteur du château.

La Section de l'Adjudant-Chef CHEVILLARD, au Nord, sur un chemin de crête qui rejoint la grande route de MARINES. Le groupe LAMBOLEY s'organise dans une maison et bat les lisières du village à l'Est du château. Le groupe BOST interdit le chemin lui-même. Le groupe MAGNENOT, à droite, surveille la voie ferrée.

La Compagnie arrive sur la position vers 7 h 30. A 11 h, l'ennemi est signalé à MARINES par des cavaliers amis qui se replient. A 11 h 30, les premiers coups de feu sont échangés. Les éléments de reconnaissance se replient suivis immédiatement par des cavaliers ennemis.

De face, l'avance ennemi est arrêtée, mais des infiltrations se produisent vers l'Est. Quelques Allemands tombent, d'autres parviennent à 50 mètres de nous et nous coupent la liaison avec la section ASSENARD.

Nous apprendrons d'ailleurs, par la suite, que cette section ayant été touchée par l'ordre de repli a évacué ses positions, mais l'agent de liaison ne pourra parvenir jusqu'à nous pour nous communiquer l'ordre.

L'étreinte ennemie se resserant et nous trouvant sur le point d'être complètement encerclés, l'Adjudant-Chef CHEVILLARD donne l'ordre de repli. Le groupe LAMBOLEY amorce le mouvement, puis celui de MAGNENOT suit, enfin en dernier lieu mon groupe quitte la position. L'Adjudant-Chef CHEVILLARD part avec mon groupe en serre-file.

Sous le feu des mitraillettes nous atteignons la rivière, nous essayons de passer celle-ci, mais la profondeur est grande et surtout le fond est formé d'une couche épaisse de vase où l'on s'enlise. Il ne nous reste plus que la possibilité d'essayer d'atteindre le passage à niveau plus au Sud, en longeant la rive. Malgré le feu des mitraillettes ennemies qui nous accompagne, nous y parviendrons.

Mais la route est battue par des armes automatiques ennemies déjà installées à la sortie Sud du village. L'Adjudant-Chef CHEVILLARD décide alors de gagner en traversant la route, un bois situé à l'Ouest de celle-ci et ensuite de partir vers le Sud à travers champs.

L'Adjudant-Chef part le premier reconnaître le bois, il s'y trouve nez à nez avec des éléments allemands; on se bat dans le bois. Je me porte à mon tour avec le chasseur ROCHE à ce bois. Je n'y trouve plus l'Adjudant-Chef CHEVILLARD ni aucun des hommes de la section de commandement

envoyés par un Lieutenant de chars pour faire replier un char qui se trouvait encore à l'intérieur du village.

MAGNENOT ne peut dépasser le bois que de quelques mètres mais le char revient de lui-même. Je consulte alors ma boussole et je prends la direction de PONTOISE.

Avant PONTOISE je rencontre le Sergent MAGNENOT et le chasseur FORISSIER, et sur la foi de renseignements donnés par des réfugiés, nous prenons la direction de POISSY.

Nous rejoignons le Bataillon le lendemain à NEAUPHLE-LE-CHATEAU, après plus de 24 heures de marche de jour et de nuit.

Défense du château de CHAMBRY.

Le 19 Mai, le 4^e B.C.P. S'installe défensivement à CHAMBRY (5 Kms Nord de LAON). La 1^{ère} Compagnie, commandée provisoirement par le Lieutenant BOURCART, prend position dans le château; il est 8 heures.

A 9 heures apparaissent les premiers éléments ennemis et bientôt la fusillade se déclanche, de plus en plus intense.

Les Allemands tirent avec rage, les rafales d'armes automatiques, mitrailleuses, fusils-mitrailleurs, mitraillettes crépitent sans interruption. Les Français tirent plus parcimonieusement. Il faut économiser les munitions, mais leur tir est précis et l'ennemi subit de lourdes pertes, de plus en plus nombreux les cadavres jonchent le sol.

Une auto-mitrailleuse allemande tractant un canon est mise en flammes par le Sergent MONNIN servant un F.M., un camion de munitions subit le même sort. Tous se battent avec acharnement. Un tireur de F.M., ayant été blessé, le Lieutenant BOURCART utilise l'arme en attendant l'arrivée d'un autre chasseur. Le Chasseur SERRURIER tireur de F.M. Blessé à la cuisse, ne pouvant rester debout et incapable de servir son arme, la passe à un camarade et s'assied en disant: « je ne peux plus tirer, tu me passeras les fusils à nettoyer, cela je peux encore le faire ». Le Chasseur AUBERT a une main arrachée, il veut encore tirer avec l'autre. C'est avec force qu'il faut l'en empêcher et le soigner.

Vers 14 heures, la situation devient de plus en plus critique, bien que d'innombrables cadavres allemands recouvrent le sol. Les assaillants ont été renforcés d'heure en heure, tandis que chaque perte subie par nous est une brèche ouverte dans notre défense par laquelle l'ennemi s'est infiltré.

Les réduits empêchant à l'ennemi d'encercler le château par l'Est ont cessé le feu. Les occupants de ceux-ci ont presque tous été tués. L'incendie a chassé les quelques rares survivants.

A 15 heures les cartouches commencent à manquer, ainsi le tir devient intermittent.

A 16 heures le tir cesse complètement, il n'y a plus de cartouches. Baïonnette au canon les chasseurs sont prêts à défendre leurs positions à l'arme blanche.. Les allemands sont à quelques mètres du château « Bas les armes, cessez le feu », crie l'un d'eux.. La réponse lui est donnée à la française sous la forme de la « Sidi-Brahim » entonnée par Sous-Lieutenant SAVIDAN et reprise en chœur par toute la Compagnie.

L'ennemi osera-t-il donner l'assaut ? Il n'en est rien car des bombes incendiaires tombent déjà sur le château. Le Bataillon a d'ailleurs, depuis un moment, reçu l'ordre de repli.

L'ordre de quitter le château est donné, et chacun va devoir, en terrain découvert, tenter de rejoindre le Bataillon pour continuer la lutte. De tous ceux qui sont encore vivants, seuls les Sergents MONNIN, ROYER, les Caporaux-Chefs ADNOT, POUY et les chasseurs ROUSSET et CHAUDIER y parviendront.

Le château, au moment du repli, est étroitement cerné par les allemands. Ceux qui s'en échappent sont soumis à un tir intense d'armes automatiques, d'autant plus meurtrier que le parc traverse un espace de 500 mètres absolument nu et qui est à franchir avant de gagner les bois ou les premières maisons du village.

Quelques uns seulement arrivent jusqu'au bois, ils se croient sauvés. Or le bois est déjà

parcouru en tous sens par des patrouilles allemandes. Se faufilant et rampant, les survivants parviennent jusqu'à un ruisseau qu'il faut franchir pour gagner LAON. Mais une forte patrouille ennemie approche; chacun se cache dans l'eau, la patrouille passe. Le ruisseau est franchi et la route de LAON est en vue avec toutes proches, les premières maisons de la ville.

Cette route est sillonnée par des chars, l'éloignement ne permet pas de distinguer s'ils sont allemands ou français.

Avec précaution, les fignififs s'approchent en rampant et bientôt ils ont la joie de reconnaître des uniformes français.

Le lendemain, les survivants de la 1^{ère} Compagnie rejoignaient le Bataillon et avec celui-ci, ils continueront à se battre sans interruption, jusqu'à la dernière minute du « Cessez-le-feu ».

NOTA -

Ces récits ont été établis à BOURDEILLES fin JUIN 1940 par les commandants de Compagnie sur la foi de leurs propres souvenirs et à l'aide de renseignements, témoignages fournis par les gradés et chasseurs rescapés.

Ce sont donc des documents, sinon sans défaut et sans erreur, du moins précieux pour la rédaction du futur historique du Bataillon.

Pour le moment il faut, vous-même, chacun de vous, nous dire sincèrement, simplement, mais avec le plus de détails précis et vivants si possible, ce que vous avez vu, ce que vous avez fait, ce que vous avez ressenti.

N'attendez pas, les souvenirs s'émoussent. Il faudra, plus tard, recueillir les témoignages de nos prisonniers.

C'est avec plaisir que j'ai reçu votre lettre du 1^{er} courant, laquelle, en la lisant, m'a montré encore une fois que, comme au quartier Lacarre, comme à PARIS, comme aux avant-postes, comme sur l'Aisne, vous aimiez plus que jamais les chasseurs du 4^e et que vous les considérez entre tous comme d'excellents citoyens pour ne pas dire comme les meilleurs Français. Réciproquement, les anciens du 4^e sont fiers de parler de vous; malheureusement, trop nombreux sont les absents qui ne peuvent plus témoigner leur sympathie à votre égard.

Pour moi personnellement, comme j'avais été blessé assez gravement à CHAMBRY et que les événements ensuite, se sont précipités, je n'ai pas pu rejoindre le Bataillon. Mais quand j'ai appris, par un camarade libéré, que le 4^e était dissout, je l'avoue, j'en ai pleuré. J'aimais mon Bataillon ainsi que son Commandant.

Je me rappelle comme si c'était hier, tous les conseils que vous nous avez donnés chaque fois que vous nous rassembliez. Je me souviens combien vous étiez mal à l'aise furieux en rentrant de ? ORSCH?LLER, après l'alerte de 38, à cause de l'attitude de la plupart des réservistes qui n'avaient pas de tenue et se comportaient comme des bêtes. Sans doute, parmi ceux-ci, il y en a en captivité ou ailleurs et certains, les alsaciens notamment, doivent se dire, s'ils le comprennent, voilà le résultat de notre laisser aller; lequel s'étant exercé sur toute l'échelle est en vérité la cause essentielle de notre défaite.

Je me souviens aussi, alors que nous étions tous rassemblés au Parc des expositions à PARIS, combien vous étiez fier de nous et comment, après avoir constaté que nous savions nous distinguer au milieu de tous notre tenue, notre politesse, notre allure chasseur, vous avez conclu en nous disant: "puisque'il en est ainsi, j'ouvre les vannes" et vous nous avez donné quartier libre jusqu'à l'appel du lendemain matin, ce qui prouve que si vous saviez imposer, quand c'était nécessaire, une discipline de fer à vos chasseurs, vous désiriez autant, sinon davantage, leur donner toutes libertés quand il était possible, notamment à l'occasion de notre séjour à PARIS, à condition de se montrer

toujours dignes de l'écusson "4".

Tout cela n'est plus qu'un rêve, cependant gravé dans mon esprit; J'y réfléchis souvent hélas ! en me disant " où sont maintenant nos jours de parades si magnifiques ?".

Gardons bon espoir et courage, si chacun y met du sien, nous revivrons des jours meilleurs Si , à l'heure actuelle, beaucoup de Français égoïstes, désespérés et égarés, ont oublié ceux de leurs compatriotes, de leurs camarades de caserne et de front tombés glorieusement ou restés derrière les barbelés, je suis fier de ne pas figurer parmi ceux-là. Je puis dire en tant qu'ancien chasseur: je n'ai jamais eu d'aussi bons copains que ceux du "4", desquels je garde de précieux souvenirs. Voilà bientôt une autre année écoulée. Que d'événements se sont précipités depuis 42, que nous réserve l'avenir, nous l'ignorons hélas ! avec un peu de persévérance et de courage on affronte quoi que ce soit; quand on a quelque chose dans le ventre et une bonne éducation on est capable de s'imposer tous les sacrifices. Trop nombreux sont encore ceux qui n'ont pas compris et c'est par leur faute qu'à l'époque actuelle nous subissons les lois de la défaite, c'est encore par leur faute que la France est en train de crouler. Espérons que la majorité des Français possèdent ce qu'on appelle une conscience et que notre Patrie blessée, meurtrie, ressuscitera glorieuse et digne de ses anciennes traditions.

(POUY Pierre à MALPAS, commune de CUSSAC
par TAULHAC . . Haute-Loire.)

DECES - Tout le 4° apprendra avec une surprise douloureuse le décès de notre excellent camarade de guerre, le Sous-Lieutenant DELPY, commandant une section du Train, celle qui fut, à partir de la Somme, affectée au transport de la 3° Compagnie.

Le 17 Juin, à VILLARS, alors qu'avec ses cars il se portait à hauteur des lignes de la 3° Compagnie (vers LE GAULT-SAINT- DENIS) pour en assurer le rapide enlèvement au contact immédiat de l'ennemi, il fut blessé grièvement à la cuisse par un obus anti-char qui nous détruisit deux cars.

Depuis, il ne s'était jamais remis totalement malgré des séjours à PAU puis au MONT-DORE.

Il est décédé après de longues souffrances, le 14 Juillet 1943 à RENNES.

Nous avons tous apprécié son enthousiasme, son dévouement, sa foi . . . La 3ème Compagnie, tout particulièrement le Commandant, ne peut oublier la conduite du Lieutenant DELPY le 9 Juin au cours du repli de la région Ouest de BEAUVAIS (ONS-EN-BRAY, TRENTES-MINES, bois de la MURE).Aucune nouvelle de la 3ème Compagnie n'étant parvenue, la route étant dans un état d'embouteillage interdisant toute circulation de véhicules vers la zone qu'occupait cette compagnie, le Lieutenant DELPY s'est offert spontanément, malgré la présence de l'ennemi à proximité immédiate, pour aller vérifier si cette compagnie avait été touchée par l'ordre de repli et pouvait effectuer celui-ci.

Après guerre il rétablit le contact avec le 4° et était un des membres des plus fanatiques de notre amicale. Les prisonniers du 4° devront savoir qu'il a contribué dans une large mesure à l'envoi des colis qui ont pu leur être adressés.

C'est un bon Français, un excellent ami du 4°, un vrai camarade que nous avons perdu, un de ceux sur lesquels on pouvait compter pour le redressement futur nécessaire.

" Une des plus solides et des plus utiles charités envers les Morts est de faire les choses

qu'ils nous ordonneraient s'ils étaient encore au monde.

Par cette pratique nous les faisons revivre en nous, en quelque sorte".

(PASCAL - Pensées - 1660)

LETTRE DU SERGENT-CHEF DAHOUT DU 42° R.I.F.
Ex-Sergent-Chef du 4° B.C.P., Transmissions du 7-3-1943.

Après être passé à RAWA-RUZTA (évasion malheureuse) où je pus toucher le Sergent-Chef BAECHLER de la 1ère par lequel j'eus un résumé de la conduite de notre 4° au cours de cette malheureuse expérience, me voici à KOBIERZYN où j'ai le plaisir de me trouver avec DUMONT, OUDOT et PLANCHON.

J'ai appris les deuils qui nous frappaient et la résistance de la 1ère Compagnie. Mon seul regret, croyez le bien, est de n'avoir pas combattu sous le fanion que j'ai servi pendant 7 années consécutives.

Mon histoire est moins brillante:

"Attaqués le 15 JUIN à 9 heures, l'infanterie de soutien et artillerie repliées de la veille, le front fut percé à nos extrêmes: Canal de COLMAR, MARCKOLSHEIM.

Sous un bombardement intense d'artillerie et d'aviation, nos malheureuses casemates furent durement éprouvées. Le 16 au soir nous avions l'ennemi sur le canal du Rhône au Rhin. Toutes communications coupées avec le R.I. (qui se replie le 16 à minuit ainsi que le 1/42, notre bataillon de droite). A gauche le 9° B.C.P. enfoncé, les allemands aux faubourgs de COLMAR.

Nous résistâmes, une centaine d'hommes commandés par le Chef de Bataillon GAGNEUX et le Capitaine DE JACQUELOT, dans le bocquetau situé derrière l'écluse de ARTZNHEIM.

Jusqu'au 17 à 18 heures, date à laquelle débordés, sans munitions, après un décrochage assez heureux, nous fûmes capturés au débouché de la forêt de OSTHEIM.
